



J. PERRIER, O. P.

RELIGION
D'UNE TRIBU D'AMÉRIQUE DU SUD
LES CARAJAS

EXTRAIT DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES RELIGIONS

ARISTIDE QUILLET
Éditeur



Indigènes du village de Wari-wari (île Bananal).

RELIGION D'UNE TRIBU D'AMÉRIQUE DU SUD

LES CARAJÁS *

INTRODUCTION

Lorsqu'au xvi^e siècle, à la suite de Christophe Colomb, Espagnols et Portugais abordèrent en Amérique du Sud et peu à peu, lentement, pénétrèrent dans l'intérieur du pays, ils le trouvèrent peuplé d'un grand nombre d'indigènes, où ils ne tardèrent pas à distinguer de nombreuses races. Parmi celles-ci, l'une l'emportait de beaucoup par le nombre : c'était la race *Tupi* ou *Tupi-Guarani*. Il ne semble pas, cependant, que cette race ait été autochtone. Elle avait sans doute, envahi le sud de l'Amérique à une époque assez récente, dispersant et refoulant devant elle les tribus plus anciennement établies. Ainsi en fut-il vraisemblablement de la race *Gês*, peut-être la plus ancienne de toutes, actuellement dispersée à travers le Brésil sous ses noms divers de tribus : *Cayapós*, *Chikris*, *Gorotirès*, *Djorès*, *Apinagès*, etc.

Les *Tupis* ne furent pas d'ailleurs les seuls à envahir le pays. Il semble qu'il en ait été de même des *Carajàs* qui vivent actuellement sur les rives de l'Araguaya, au centre du Brésil. Cette race serait venue par eau, en pirogues, remontant le Tocantins, puis l'Araguaya. D'où venait-elle? De la mer, peut-être; des analogies de coutumes et des ressemblances linguistiques nous font même croire qu'elle ne serait qu'un rameau détaché de la grande

nation Caraïbe, répandue, il y a quelques siècles, dans les Antilles et sur les côtes nord de l'Amérique du Sud. Il faudrait alors placer cette migration peu après l'arrivée des Espagnols aux Antilles et les luttes entre conquérants et indigènes, luttes terminées par l'anéantissement ou la fuite de ces derniers. Certains savants, au contraire, (comme K. v. den Steinen), estiment que le centre de dispersion des Caraïbes devrait être situé précisément entre l'Araguaya et le Xingú, d'où ils auraient essaimé en direction de la mer. Toutefois, il resterait encore à savoir comment ce centre a été peuplé et d'où venaient ces Caraïbes primitifs que personne ne reconnaît comme de véritables autochtones.

Quoi qu'il en soit, les *Carajàs* sont actuellement répandus le long du fleuve Araguaya, affluent du Tocantins, sur 1.500 km. au moins de son cours. Le *Carajà* n'est pas un « Indien de forêt », ayant besoin pour trouver sa subsistance de vastes territoires de chasse. C'est un « Indien de fleuve ». La forêt vierge n'a pas d'attrait pour lui, et pratiquement il ne la connaît guère. Son domaine propre, exclusif, c'est la « grande eau », le fleuve Araguaya au cours immense et dont la largeur, parfois supérieure à 6 km., est rarement inférieure à 2 km. C'est là qu'il

* Pour consulter les références bibliographiques, se reporter à la fin du volume.

naît, qu'il vit, qu'il trouve tout ce dont il a besoin pour subsister; et c'est sur ses rives qu'il sera enterré. Les Carajàs qui demeurent à l'intérieur de l'île Bananal, et que l'on appelle aussi *Javahès*, ne font pas exception. Cette île, en effet, la plus grande des îles fluviales du monde, puisqu'elle mesure environ 400 km. de longueur sur 70 de largeur, n'est qu'une annexe de l'Araguaya. Elle est occupée en son milieu par une série de lacs communiquant entre eux, du moins à l'époque des crues, et s'écoulant vers le nord par la rivière que les Indiens appellent *Wabèbéro*. (Cette rivière, dont le cours s'étend sur quelque 250 km. et dont l'embouchure mesure environ 1 km., n'a jamais été, à notre connaissance, portée sur aucune carte, ni signalée par aucun géographe. Nous l'avons explorée en 1936 avec Dom Seb. Thomas. D'ailleurs toute la cartographie de cette région est à refaire, ou même à faire.) Mais là, comme ailleurs, les Carajàs n'occupent que les rives de l'Araguaya et des lacs intérieurs: toujours au bord de l'eau. Ceci est fort important à noter, car tout, chez eux, sera fonction de cette adaptation à une vie fluviale: le mode de vie, les mœurs, les légendes elles-mêmes.

Les Carajàs vivent groupés en villages, généralement très éloignés les uns des autres, et chacun sous l'autorité plus ou moins effective d'un chef. Le site du village varie d'ailleurs suivant la saison, et même parfois d'une année à l'autre. Durant la saison sèche, il est toujours situé sur

une plage. L'Araguaya laisse alors à découvert le long de ses rives, ou même au milieu de son cours, d'immenses plages de sable fin et doré, qui sont pour le voyageur un sujet de continuelle admiration. C'est là l'habitat de choix de nos Indiens. Mais que viennent les pluies, le fleuve monte et, dès janvier ou février, les recouvre pour quelques mois. Parfois, mais très rarement, les Indiens ne se résignent pas encore à quitter le fleuve et construisent leurs huttes sur pilotis. D'ordinaire, ils se réfugient sur une rive élevée, hors de la portée des eaux, sablonneuse de préférence, jusqu'à la réapparition des plages à la décrue, vers le mois de juin. Le village est généralement de peu d'importance, habité par un petit nombre d'individus, de 40 à 80 en moyenne, parfois moins. On en rencontre cependant de plus importants: celui de *Wari-wari*, par exemple, sur la rive est de l'île Bananal, compte au moins 150 personnes. Quel est le nombre total des Carajàs? Il est difficile de le préciser. En s'arrêtant à 1.200 (y compris les *Javahès*), répartis en une vingtaine de villages, peut-être ne sera-t-on pas trop éloigné de la vérité.

Ici, une remarque s'impose. Lorsqu'au milieu du XIX^e siècle de Castelnau descendit le cours de l'Araguaya, il rencontra un très grand nombre d'Indiens Carajàs, fort belliqueux, et, il eut même quelques difficultés à traverser leur territoire malgré sa nombreuse escorte (et un canon!). Cinquante ans plus tard, lorsque le P. Gil Villanova, domi-

Intérieur de l'île Bananal.





nicain français, fonda la ville de Conceição (d'ailleurs à l'écart de tout village carajà), le nombre de ces Indiens, déjà bien diminué, pouvait atteindre encore plusieurs milliers. Actuellement il est certainement inférieur à 1.500. Or, on n'a jamais entendu parler d'une émigration récente de ces Indiens. Quelle est donc la cause de cette très nette et rapide diminution ? Est-elle due au contact des populations mulâtres ou blanches plus « civilisées » qui pénètrent peu à peu ces régions quasi-désertes ? ou bien doit-on l'attribuer à une cause interne de décadence, qui paraît s'attaquer à toutes ou presque toutes les populations indiennes d'Amérique ? Nous n'entrerons pas dans la discussion de cette question si délicate qui se pose pour toutes les tribus américaines ; il est d'ailleurs bien probable que les causes en sont complexes. Ce qui est incontestable, c'est la décadence de ces tribus, en particulier de celle que nous étudions ici. Le nombre des individus diminue sans cesse ; la natalité est considérable, il est vrai, mais la mortalité infantile atteint 60 à 80 % ! Les traditions du vêtement, des armes, etc., disparaissent petit à petit ; les vieilles légendes se perdent, peut-être aussi parce qu'on oublie leur caractère sacré...

CIVILISATION ET MŒURS

Quelques mots maintenant de leur « civilisation ». Les Carajàs, nous l'avons vu, habitent toujours au bord de l'eau. Leurs huttes sont faites de feuilles de palmier reposant sur une charpente légère. Celles bâties sur la terre ferme, à l'époque des crues, sont généralement grandes et abritent à la fois plusieurs familles apparentées ou amies. Sur les plages, au contraire, elles sont plus petites, chacune à l'usage d'une seule famille. Parfois même, il n'y a pas de cabane ; une simple natte posée sur des pieux en tient lieu, suffisant à protéger du soleil et de la rosée nocturne, tout en offrant le maximum possible d'aération. L'ameublement, évidemment, est des plus réduits : une ou deux nattes, car le Carajà ne s'étend jamais sur la terre nue, et quelques paniers de feuilles tressées pour garder les provisions et de menus objets.

A quelque distance du village, parfois même assez loin, se trouvent les plantations : bananes, manioc doux, maïs (en carajà : *mahi*), quelques pieds de tabac, des ignames, un peu de canne à sucre qu'ils sucent avec délice, et c'est tout. Chaque homme marié (les jeunes gens n'ont pas le droit de travailler) possède un coin de la plantation qu'il cultive à son profit, bien qu'en fait tout soit plus ou moins en commun.



Grande maison d'hiver au village de Tchuodè (île Bananal). Remarquer le long ornement de la lèvres du Carajà placé au centre.

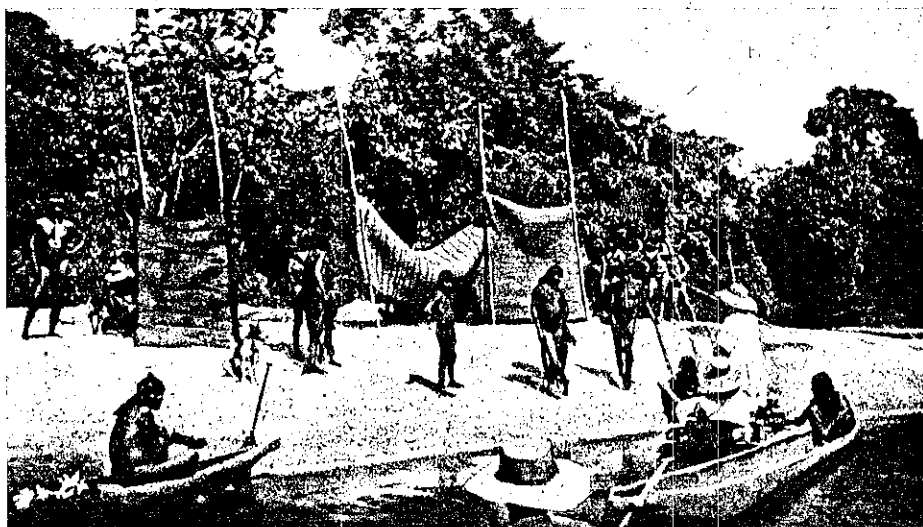
Ces cultures ne leur fournissent pas l'essentiel de la nourriture, mais un supplément, et une réserve pour quand manquera le poisson durant la crue. Car c'est de poisson surtout qu'ils se nourrissent. Le fleuve, surtout à l'époque des basses eaux, est extrêmement poissonneux, et le Carajà est le roi des pêcheurs. Dès ses premières années il suit son père à la pêche dans la longue et étroite pirogue et apprend à manier l'arc et les flèches. Debout à l'avant de la pirogue, pendant qu'un compagnon pagaie lentement, il voit le poisson fuyant sous l'eau ; son œil exercé remarque les rides imperceptibles de l'eau qui trahissent sa présence. Alors, avec un léger sifflement, la flèche va frapper sa proie sous l'eau, droit au but.

Ils utilisent aussi pour la pêche les hameçons métalliques qu'ils reçoivent des Européens et fabriquent diverses sortes de pièges à poisson.

La pêche est donc leur occupation ordinaire, quotidienne : c'est leur « métier ». Ils vont aussi parfois chasser les pécaris sur les bords du fleuve, mais ces chasses sont rares et réunissent d'ordinaire, en battue, tous les hommes valides du village.

Leur arme de choix est l'arc, un arc très grand, atteignant jusqu'à 2 m. Les flèches, également très longues, portent à leur extrémité une pointe d'os muni d'un petit croc, si elles doivent servir à la pêche, ou une simple tige de bois dur et cassant, si on doit les utiliser pour chasser. Sont-elles empoisonnées ? Les Carajàs, certes, connaissent de nombreux poisons, mais il ne semble pas qu'ils les emploient ordinairement pour envenimer leurs flèches. Pour chasser et faire la guerre, ils ont encore des massues et des lances.

Le vêtement des hommes est réduit au dernier degré des possibilités. Cependant, comme tous les Indiens, ils ont quelque chose qui témoigne d'un sentiment de



Carajás du village de Wari-wari.

pudeur. Ce n'est pas le tube de bois de nombreuses tribus de l'Amazonie, ni même le petit cône en feuille de palmier des Cayapos, mais une simple petite ficelle. Il faut cependant noter qu'un Carajà n'oserait jamais se présenter en public sans cet « habit ». Un petit cercle, de 2 cm. de diamètre environ, gravé au feu et tatoué en noir sur chacune des pommettes de la face, est le signe distinctif de la tribu des Carajás : c'est l'*olomalulé*. Un petit trou percé dans la lèvre inférieure est orné d'une mince et longue feuille de bois ou d'un petit morceau de nacre taillée, le *djélawó*. Enfin, les jeunes gens non mariés portent aux jambes et aux bras des sortes de jarretières tissées et ornées de glands.

Les femmes ont toujours un cache-sexe en tissu, l'*ambukodè*, et, de plus, une longue bande d'écorce mince et flexible enroulée autour des reins et retombant par devant, le *teke*. Les jeunes filles ont, comme les jeunes gens, des jarretières aux jambes et aux bras.

L'industrie Carajà est des plus rudimentaires. En plus des armes, ils fabriquent encore des paniers de formes variées, des pots, des marmites et des plats en terre réfractaire. Mais leur chef-d'œuvre est la pirogue étroite et parfois fort longue (jusqu'à 15 m.), façonnée et creusée au feu dans un tronc d'arbre. Ils ne savent plus maintenant fabriquer les haches de pierre que l'on rencontre parfois sur les rives du fleuve et dont quelques Indiens connaissent encore l'usage.

Ils ne pratiquent pas, à proprement parler, l'élevage. Ils ont cependant un grand nombre de chiens qui leur servent de gardiens. Ils élèvent aussi par curiosité ou pour les vendre aux voyageurs les petits animaux qu'ils peuvent attraper vivants. C'est

aussi par amusement qu'ils élèvent quelques poules qu'ils ne mangent jamais (du moins les hommes, pour qui elles sont tabous). Dans chaque maison, il y a toujours quelques perroquets et autres oiseaux aux plumes brillantes, tels que des aras. Ceux-ci sont extrêmement appréciés pour la confection des ornements en plumes, et un arouge vaut une pirogue grand modèle.

Les Carajás ont un heureux caractère. Ils aiment à rire, à chanter, à danser. Ils sont ordinairement de bonne humeur. Mais que le moindre accident leur arrive, la moindre contrariété, leur visage se ferme aussitôt et devient sombre. Ils repasseront d'ailleurs aussi vite de la tristesse à une joie

exubérante. Ils se passionnent facilement et se portent vite aux excès de tous genres, mais ils s'apaisent rapidement. Ce sont de grands enfants, toujours à s'amuser ou à boudier. Paresseux, d'ailleurs, travaillant fort peu, puisqu'ils ont besoin de peu, ils manquent de constance, et la moindre chose suffit à les détourner de ce qu'ils ont commencé. Ils sont fort braves, toujours prêts à attaquer l'ennemi ou à se défier entre eux. Vaniteux et orgueilleux, ils méprisent souverainement tout ce qui n'est pas Carajà, en particulier les blancs, dont ils voient pourtant sur le fleuve les bateaux à vapeur, *réoté-réto*, littéralement « maison à feu ». Un Indien disait : « Les blancs savent bien travailler le fer, mais les Carajás sont les seuls seigneurs du fleuve ! »
Détail typique : ils n'ont qu'un mot pour se désigner eux-mêmes, c'est *inan*, c'est-à-dire « nous » (le mot *carajà* en effet n'existe pas dans leur langue et est vraisemblablement d'origine Tupi).

Groupe de Carajás sur la plage.



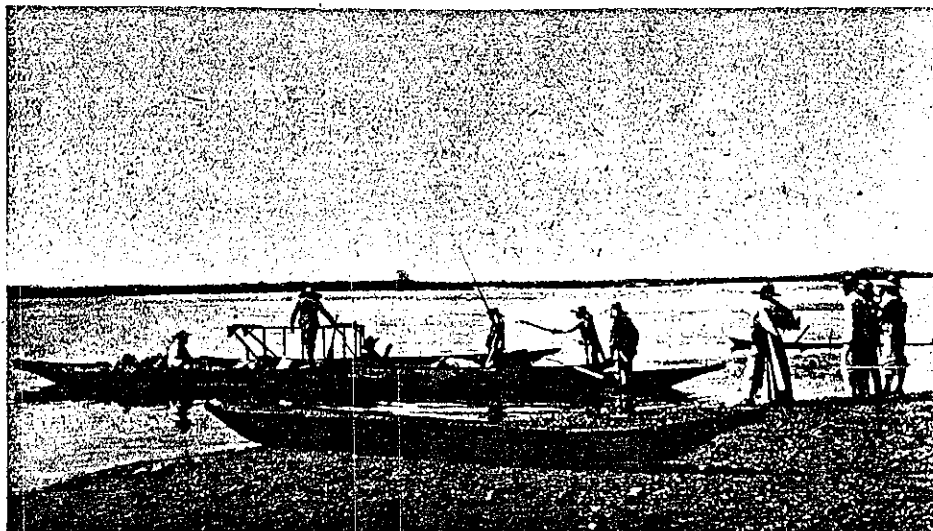
Ils ne vivent pas avec les blancs, tout en venant souvent les visiter, et ne se marient pas avec eux, mais seulement entre eux (parfois cependant, avec des femmes Tapirapés, de race Tupi). La femme a, chez eux, une grande indépendance. Elle est respectée et, si le divorce est facile (du moins actuellement, car il n'en fut peut-être pas toujours ainsi), la polygamie y est inconnue, de même, semble-t-il, que la prostitution. Malgré l'absence quasi totale de vêtements, la pudeur est très respectée dans les attitudes et les paroles.

Une coutume singulière, mais qui se retrouve en d'autres tribus indigènes, est celle de la « couvade » : lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, le père s'étend et « fait le malade » ; et lorsque l'enfant est né, le père se repose encore quelque temps, alors que la mère se lève et vaque à ses affaires dès que possible. De plus, lorsqu'un enfant est malade, le père se couche auprès de lui, et le sorcier lui défend de bouger tant que dure la maladie du petit ; s'il passe outre, l'enfant mourra.

Il semble qu'il y ait des « tabous ». Tel homme ne mangera pas de caméléon, dont pourtant raffolent les Indiens ; tel autre se fera scrupule de tuer une certaine espèce d'oiseau, et ainsi de suite. Il ne paraît pas qu'il y ait des « tabous » s'appliquant à la fois à un groupe d'hommes, par exemple à un village. Mais, par contre, il y en a qui obligent toutes les femmes. Ainsi il leur sera interdit de manger du pécarie ou du bœuf domestique (en carajà : *bororéné*, ce qui signifie : semblable à un cerf), alors que les hommes savent bien l'apprécier.

Mais ce qui est plus singulier encore et peut-être unique au monde, c'est que les femmes ont un langage différent de celui des hommes. Certes, la différence est minime, mais se retrouve en presque tous les mots. La femme intercale entre les syllabes du mot ordinaire, tel qu'il est prononcé par l'homme, d'autres lettres, parfois une syllabe, presque toujours *k* ou *ké* ou *kré*.

Ainsi, pour dire que quelque chose est bon, l'homme dira *aouiré*, la femme *aouikré* ; pour désigner du tabac, l'homme *ôôty*, et la femme *kôôty* ; l'homme donnera à une pipe le nom de *wariôô* ou *warionâ* (selon le dialecte), et la femme celui de *warikôô* (noter que ce mot a identiquement le même sens en langue « cayapo »). « Donne-moi du tabac », *ôôty bédéon*, deviendra *kôôty no' bédéonkré*. — D'autre part, le féminin a une certaine prédominance. Ainsi ce n'est pas la femelle d'un animal qui tire son nom de celui du mâle, mais bien le contraire. Alors qu'une poule se dit *aniè*, le coq est *aniè-ambu*, littéralement : « le mari de la poule », et le poussin *aniè iliorè*, c'est-à-dire : « le petit de la poule » (la femme dira : *anikè iliokrè*). De même, le jaguar femelle sera *aloè* et le jaguar mâle *aloè-ambu*. — Au contraire, alors que le cri des hommes s'appelle l'un l'autre est : *kuuuu.....ku!*, celui des femmes est *uuuu.....u!*



Le fleuve Araguaya.

Ces différences de langage semblent marquer le souvenir d'un ancien état de choses, actuellement disparu : matriarcat ? vol des femmes dans une autre tribu ?... Notons cependant que, lorsqu'on demande à un Carajà comment se nomme telle ou telle chose dans sa langue, il répondra généralement par le mot usité par les femmes : est-ce l'indice qu'il considère ses femmes comme étrangères, ou bien est-ce une marque de mépris pour l'étranger ?...

FOLKLORE ET MAGIE

Venons-en maintenant aux croyances et pratiques religieuses des Carajàs.

Une remarque s'impose tout d'abord. Nous n'avons pas d'autre moyen pour connaître ses croyances que d'interroger l'Indien. Or, celui-ci est excessivement méfiant. Qu'un voyageur ingénu vienne le trouver et lui demande *ex abrupto* de raconter ses légendes, il se fermera aussitôt et tous les présents du monde ne sauront le décider à se confier, ou bien il inventera de toutes pièces pour se moquer de l'indiscret. Lorsqu'on aborde pour la première fois des indigènes, il faut toujours se souvenir de ce qui arriva à certains voyageurs qui, connaissant mal la langue, donnèrent bravement à des cours d'eau ou à des montagnes les noms de « Je ne sais pas » ou « Tu m'ennuies » qu'ils reçurent en réponse à des interrogations maladroites. Nous avons dit le mépris de l'Indien pour l'étranger et son orgueil de race. Il est déjà fort difficile de parvenir à connaître les mots ordinaires de la langue ; pour les légendes et les rites magiques, un voyageur de passage ne saurait y parvenir. C'est en vivant longtemps avec les Indiens, en voyageant avec eux que l'on peut arriver à en saisir quelques bribes. Il faut d'abord obtenir leur confiance sans trop les presser de questions ; puis, un beau soir, au campement sur la plage, après un bon dîner, l'un ou l'autre, adroitement aiguillé, en viendra à raconter quelques belles histoires. C'est ainsi, et en procédant à de nombreux recoupements, que le R. P. Luiz Palha et nous-même sommes parvenus à connaître quelques-unes de leurs légendes.



Incendie de prairie dans l'île Bananal.

Celles-ci sont de deux espèces. D'abord, les légendes de dieux ou de héros, sorte de « genèse » carajà. Puis, les histoires d'animaux, fables, contes, chansons de chasse et de pêche, qui mettent en scène des oiseaux, des poissons, toutes sortes de bêtes. De ces dernières, nous ne parlerons pas ici; mais nous rapporterons seulement deux légendes du premier type : celle de la venue sur terre des Carajàs et l'épopée de *Kanachyuwè*.

La venue sur terre des Carajàs. — Dans l'île Bananal, vers le milieu du cours de l'Araguaya, il y a un lac admirable, entouré de grands et beaux arbres, qui se reflètent dans l'eau calme et limpide. Le poisson s'y trouve en extrême abondance, et cependant les Carajàs n'y vont jamais pêcher, le lac est pour eux « tabou ». Voici pourquoi. Anciennement, il y a de cela de nombreuses années, les Carajàs ne connaissaient pas la surface de la terre. Ils vivaient au fond de ce lac dans des grottes communiquant avec la surface par une sorte de manche à air, de cheminée, s'ouvrant à la surface des eaux. Là, ils vivaient heureux, d'une vie monotone, il est vrai; ils étaient bien parfois malades, mais pourtant ils ne mouraient point. Or, un jour, le fils du chef vint à tomber malade. Il allait de plus en plus mal et l'*orotybedù* (sorcier) ne savait plus quel remède appliquer : tous les siens avaient échoué. Quel quelques jeunes gens entreprenants escaladèrent la cheminée qui conduisait à la surface des eaux et s'en furent à la recherche d'un remède. Lorsqu'ils arrivèrent en haut, ils furent surpris du spectacle nouveau qui s'offrait à leur vue. Pour la première fois ils voyaient ces arbres splendides, ces prairies riantes et surtout cette extrême abondance d'animaux de toutes espèces qui peuplaient le pays. A la vue de ce jardin si beau où la vie, croyaient-ils, devait être si facile et si heureuse, leur enthousiasme ne connut plus de bornes. Comble de bonheur : *bororè*, le cerf à la tête ornée de grands bois, parut devant eux et leur expliqua, car alors les animaux

eux-mêmes avaient l'usage de la parole, que le remède qu'ils cherchaient se trouvait au creux d'un arbre qu'il leur indiqua : c'était le miel, le savoureux miel de *tyúba*. Tout joyeux, ils revinrent chez eux et administrèrent le remède au fils du chef qui ne tarda pas à guérir. Mais maintenant qu'ils connaissaient la terre, ils s'ennuyaient de leur vie terne au fond des eaux. Sans cesse ils s'entretenaient de cette félicité qui, sans nul doute, les attendait là-haut. Bientôt ils n'y tinrent plus, et tous ensemble, car bien entendu, les premiers explorateurs s'étaient empressés de raconter aux autres leur aventure, tous donc décidèrent de quitter leurs grottes aquatiques pour un monde meilleur. Seul le sorcier, l'*orotybedù*, eut quelque pressentiment de ce qui les attendait, et fit des objections. Il fut long à se décider, mais enfin il

partit avec eux. Mais voilà, la cheminée était très étroite et le sorcier fort gras : impossible de passer. Force lui fut donc de rester. Alors, dans un discours plein de véhémence, il supplia ses compagnons de revenir en arrière : rien de bon ne les attendait là-haut, seules la mort et la misère, qu'ils reviennent donc pendant qu'il en était encore temps ! En vain; personne ne l'écoula. Alors il les maudit et les abandonna à leur sort. Pour eux, ils furent d'abord très heureux de leur changement de vie, mais bientôt ils remarquèrent des arbres desséchés, des carcasses d'animaux : c'était la mort, qui allait bientôt les atteindre eux-mêmes. Puis les moustiques, si nombreux à la saison des pluies qu'ils forment de véritables nuages; la fièvre, qui fait d'abord grelotter, puis brûler d'un feu intérieur; la famine enfin, trop souvent. La prophétie du vieil *orotybedù* s'était réalisée. Ils voulurent revenir dans leur ancienne demeure, mais quand ils en cherchèrent l'entrée, ce fut en vain : elle avait disparu.

Comment la lumière fut donnée aux hommes.

— Cette légende met en scène *Kanachyuwé*, le grand héros des Carajàs. *Kanachyuwé* n'est pas un dieu; c'est un Carajà, mais très puissant, très bon aussi. C'est l'Hercule, le Gilgamesh, de sa nation. Voici l'un de ses « travaux ».

En ce temps-là, *Kanachyuwé* était marié. Son beau-père déjà vieux, très vieux, si vieux qu'il avait les cheveux tout blancs, ne connaissait pas la lumière. Autour de lui, il faisait toujours nuit noire. Il n'y avait que les feux allumés dans chaque maison. Or, il arriva que le pauvre vieux fut obligé de sortir pour chercher du bois sec afin de ranimer son feu mourant. Mais par malheur, voilà qu'il heurta du pied une racine qui dépassait et il tomba par terre si malencontreusement qu'il se fit au front une large blessure. Alors il éclata en imprécations contre son gendre.

— Comment ! Tu es marié avec ma fille et tu es puissant ! Pourquoi me laisses-tu sans feu, moi qui suis vieux

et sans forces ? Donne-moi de la lumière, afin que je n'aie plus à entretenir de feu pour éclairer ma demeure.

Et il insulta son gendre au point de le décider à aller chercher de la lumière. On dit que ce fut surtout la belle-mère qui se répandit en insultes, de sorte que, finalement, Kanachyuwé vexé s'en alla en jurant de ne pas revenir sans lumière.

Alors il imagina de prendre une feuille d'*imbahuba*, dont la longue nervure est en forme de tuyau. Puis il se l'enfonça dans la bouche et se coucha par terre, les bras étendus, comme un cadavre. Tout autour de lui, bourdonnaient déjà des essaims de mouches. Entre elles, elles chuchotaient :

— Il est mort, attaquons-le !

— Pas du tout, reprenaient les plus prudentes. Il nous trompe. Laissons venir d'abord les *urubús*.

Les *urubús* sont des vautours noirs qui se nourrissent de charognes. Ils ne tardèrent pas à arriver en troupes nombreuses. Ils survolaient le faux cadavre en décrivant de grands cercles autour de lui, et ils se disaient entre eux, tout comme les mouches :

— Allons ! précipitons-nous sur lui ; il est bon à manger ; il est mort.

Mais d'autres disaient prudemment :

— Attendons l'*urubú-roi* : c'est au roi que revient le meilleur morceau.

L'*urubú-roi* arrive solennellement. C'est un *urubú* blanc, excessivement rare et objet d'une grande vénération. Il fond aussitôt sur le pseudo-cadavre et se pose sur sa poitrine. A ce moment, Kanachyuwé, d'un geste rapide, le saisit des deux mains et se lève triomphant.

— Maintenant que je te tiens, dit-il à l'oiseau, je ne te lâche plus que tu ne m'aies donné de la lumière.

Or, à cette époque, les *urubús*, au lieu de plumes, étaient entièrement couverts de longs cheveux. L'*urubú-roi*, en se débattant, répond à Kanachyuwé :

— De la lumière ? Mais je n'en ai pas.

— Tu mens. Tu as de la lumière.

— Non. Je n'ai qu'une toute petite lumière de rien du tout.

— Fais-la voir quand même.

Alors là-bas, bien loin dans le ciel, apparaît une toute petite lumière dorée. C'est *Takiná*, l'étoile. Comme elle allait très vite, Kanachyuwé la saigne au mollet (*sic*) et aussitôt elle se met à boîter et à ralentir sa course.

Mais il n'est pas satisfait, et il tient toujours l'*urubú*.

— Tu as d'autres lumières, lui crie-t-il.

— Non, je n'en ai plus.

— Ce n'est pas vrai. Tu mens. Je ne te lâche pas que tu ne me l'aies montrée ; sinon, je t'arrache tous les cheveux.

— Oui, j'ai une autre lumière, mais petite, petite...

— Fais-la voir.

Au-dessus des arbres, haut dans le ciel, apparaît un gros disque jaune. C'est *Arandú*, la lune, qui vient aussi vite que l'étoile. Kanachyuwé la saigne aussi au mollet et *Arandú* ralentit sa marche.

— Cela ne me suffit pas, crie encore Kanachyuwé ; il me faut une autre lumière.

L'*urubú-roi* commence évidemment par refuser, mais devant une nouvelle menace d'être plumé sans pitié, il s'exécute.

Une clarté apparaît au-dessus des arbres, d'abord rouge comme l'*urucú* (le rocou). Puis elle augmente, elle se répand

sur la forêt, sur le fleuve, sur toute la terre. La lumière augmente. Un disque éclatant apparaît. C'est *Djyu-ú*, le soleil.

Djyu-ú arrive en courant très vite. Comme pour les autres, Kanachyuwé le saigne au mollet, et l'astre s'en va clopin-clopant, mais bien vite encore. Au milieu du ciel, il le saigne de nouveau. Voilà pourquoi depuis lors, le soleil s'en va au pas : il est devenu boiteux.

Kanachyuwé, tout heureux de son succès, lâche l'*urubú-roi* et s'en retourne chez lui. Ses parents lui font fête, tous le complimentent à l'envi. On se met à danser et, bien entendu, la joie universelle se donne libre cours dans un banquet monstre et des danses interminables.

Il est difficile de savoir au juste quel personnage est ce Kanachyuwé. On prétend également que c'est lui qui a fait le fleuve et qui, pour avoir toujours du poisson en abondance, y a jeté les amoncellements de roches qui forment les rapides du cours inférieur de l'Araguaya, afin que le poisson ne puisse s'en aller. Il a fait aussi les arbres, il est le maître de toutes les bêtes. Ce serait donc un demiurge. Mais on en parle toujours avec un peu de familiarité, voire même en le ridiculisant. Parfois il est représenté comme ayant de nombreux enfants, les *biyú-maradó* ou habitants du ciel, qui en pleurant provoquent la pluie. D'autres fois, on s'étend sur ses défauts et ses faiblesses risibles. Il est souvent trompé par son frère, *Chandyú*.

Chandyú et Kanachyuwé sont frères, mais frères ennemis. *Chandyú* est essentiellement mauvais. Il ne pense qu'à faire le mal ; c'est le génie du mal. Il n'a pas même de piété filiale. Une légende le montre enduisant de résine la figure de son vieux père endormi et le faisant ainsi mourir. Mais il est encore plus difficile de faire parler les Carajás de *Chandyú* que de Kanachyuwé, car ils en ont une peur horrible ; il ne faut même pas prononcer trop haut son nom, car s'il entendait qu'on parle de lui, il se vengerait terriblement.

Quelques mots, à présent, sur la sorcellerie.

Tout village possède au moins un sorcier qui se fait appeler *oroty-bédu*, c'est-à-dire médecin, guérisseur. Il y en a évidemment de plus ou moins célèbres, de plus ou moins savants. Mais tous, et aussi les chefs et les anciens, savent préparer l'*urú-arú* et s'en servir.

L'*urú-arú* est le sortilège par excellence. Voici comment on le prépare. On fabrique d'abord un tout petit arc d'une dizaine de centimètres de hauteur avec un petit morceau de bois flexible et un bout de ficelle très fine. Pour faire la flèche on prend un fragment de bois de la taille et de la grosseur d'une allumette ; à son extrémité on fixe une minuscule pointe d'os aussi pointue qu'une aiguille ; on enduit de cire la flèche, puis on la roule dans de la poudre d'os humain (les sorciers ont toujours avec eux des os pris à des tombes Carajás), enfin le tout est recouvert d'un fin duvet d'oiseau, de couleur rouge en général. Il est probable que cette fabrication s'accompagne de paroles magiques, mais nous les ignorons.

Pour s'en servir contre un ennemi et le faire mourir, on lance la petite flèche dans sa direction, en prononçant sans doute encore quelque formule magique. La portée de cet arc ne dépasse pas 4 à 6 mètres. Si la flèche s'enfonce perpendiculairement dans le sol, l'ennemi visé mourra certainement. Si elle retombe à plat, il faudra recommencer plus tard.



Danseurs de l'idjaçò devant la hutte des fétiches.

Il est bien rare qu'un Carajà tombe malade sans qu'on imagine aussitôt qu'il a été victime d'un *urú-arú*. Si les soupçons se confirment, on va trouver un sorcier ami qui désigne toujours un coupable; celui-ci n'a qu'à s'enfuir au plus tôt s'il tient à la vie et le plus loin sera le mieux; quelques mois plus tard, il pourra revenir à la faveur de l'oubli. Mais qu'il n'ait pas le malheur d'être là quand un membre de la même famille tombera malade ! Son compte serait vite réglé.

Le sorcier ami étant donc venu, il entreprend la guérison du malade. C'est simple. Il applique sa main droite à moitié fermée en forme de cornet sur l'œil droit du malade et il aspire de toutes ses forces, peut-être en prononçant certaines paroles magiques. Il recommence plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin la petite flèche de l'*urú-arú* soit sortie de l'œil. Il expliquera que cette petite flèche a pénétré dans le ventre ou dans l'aîne de la victime et est remontée à travers le buste jusqu'à la tête, d'où les efforts répétés du sorcier, ou plutôt du médecin, *oroty-bédu*, ont réussi à l'extirper.

Mais souvent, malgré tous ses efforts, le malade continue à aller de plus en plus mal. L'*oroty-bédu* a alors recours aux remèdes qu'il connaît. Pour faire tomber la fièvre, il a recours à des bains ou à des lotions aussi froides que possible. Ces lotions sont souvent faites avec des tisanes complexes où entrent de nombreuses plantes, parfois du tabac. Il connaît aussi l'action purgative de l'aloès, commun dans la forêt. Dans ses préparations entrent parfois des éléments tirés du règne animal, en particulier de la corne. Les services de l'*oroty-bédu* sont d'ailleurs rétribués,

et il n'est pas rare de voir les biens du défunt lui être attribués en paiement. D'ailleurs, comme il est préférable d'être en bons termes avec lui, les cadeaux ne lui manquent pas.

Il y a encore bien d'autres opérations plus ou moins magiques, en particulier pour se procurer une pêche abondante. Pour éloigner la pluie, par exemple, le Carajà prend des deux mains les extrémités de deux baguettes réunies à un bout en forme de V, comme la baguette des sourciers, et ornées de plumes. Puis, tourné du côté où la pluie menace, il se livre contre elle à toute une mimique accompagnée de paroles destinée à la faire fuir.

Les danses. — Il y a deux sortes de danses : celles qui ne sont qu'un amusement, et les danses à caractère magique.

Il est fort possible que les premières aient elles-mêmes aussi un caractère plus ou moins magique, mais il reste caché, et elles peuvent avoir lieu n'importe quand et n'importe où. Jamais hommes et femmes ne dansent en même temps, ou alors ils seront partagés en deux groupes distincts qui ne se mêleront pas. Il est d'ailleurs très rare de voir danser les femmes. Les hommes, pour la circonstance, revêtent leurs habits de fête, c'est-à-dire premièrement une ceinture faite d'une sorte de filasse et ornée de plusieurs rangs de petites plumes. Ils couvrent leur tête d'une résille sur laquelle sont attachés des bouquets de plumes de flamand rose, d'aigrettes, d'aras, ou d'autres oiseaux brillants. Parfois un diadème de très longues plumes d'ara en tient lieu. Les élégants portent encore aux bras, près de l'épaule, des bouquets de plumes. Enfin, ils arborent leurs plus beaux colliers, rouges ou blancs. Le reste du corps est « habillé » de peintures variées en rouge et noir, faites avec des teintures tirées de l'*urucú* et du *genipapo*. Les petits enfants, eux, sont frottés d'un mélange de cire et d'huile sur lequel on fait adhérer une couche de fin duvet de canard sauvage. Parfois, les mères les plus habiles s'ingénient à faire de beaux dessins sur leur progéniture avec ce duvet. Le résultat n'est d'ailleurs pas vilain et les petits sont vraiment gentils ainsi dans leur habit blanc. Les pas de la danse sont fort peu variés, et consistent surtout en trémoussements et déhanchements sur place, accompagnés de chants très fortement rythmés.

La danse magique, elle, est tout autre chose. Elle nécessite en général la présence de tout un village, voire même le concours de plusieurs. Il faut d'abord préparer les ornements des danseurs. Les habitants du pays donnent à ce vêtement et, par extension, à la danse elle-même, le nom d'*aruanan*. Mais le mot n'existe pas en Carajà. C'est *idjaçò* qu'il faut dire. Il y a d'ailleurs plusieurs sortes d'*idjaçò*, qui portent des noms divers : *âmbucéiia*, *olobéné*, *laténé*, *djaréné*, etc. Ils se composent tous : 1° d'un jupon de feuilles de palmier descendant presque à terre; 2° d'une pèlerine de même composition recouvrant les épaules et le buste; 3° enfin de l'*idjaçò* proprement dit. C'est une sorte de chapeau tressé, recouvert de feuilles de palmier qui couvrent entièrement la tête et surmonté d'un cylindre de 50 à 80 cm. de hauteur, surmonté lui-même dans certains types de longues cornes diversement disposées. Toute la partie supérieure du chapeau est ornée de plumes, sauf dans le type *laténé*. On ne voit du danseur que les pieds et les mains. L'unique instrument

de musique employé est unealebasse munie d'un manche et contenant quelques cailloux; elle sert à marquer le rythme.

Les danseurs sont toujours au moins deux, rarement davantage. Ils vont s'habiller dans une petite hutte spéciale, construite à l'écart du village, pendant que les femmes sont averties d'avoir à s'enfermer dans leurs maisons avec défense d'en sortir. Il leur est, en effet, interdit de voir la danse, et surtout l'*idjaçò*. Si elles le voyaient, cela les ferait mourir. Comme nous étions parvenus à obtenir quelques-uns de ces *idjaçòs*, il nous a fallu promettre de ne jamais les laisser voir à des femmes.

Maintenant les danseurs sont prêts. Ils s'arrêtent tous deux face au village et lancent un cri. Puis ils commencent à chanter en s'accompagnant de leur instrument de musique. Le rythme s'accélère peu à peu. Les bustes s'inclinent en cadence à droite et à gauche, ou d'avant en arrière, ou en décrivant un cercle, suivant le type d'*idjaçò*. Plus vite, toujours plus vite ! les voix deviennent plus rauques, plus gutturales. Plus vite encore ! Les pieds frémissent; tout le corps se remue frénétiquement, mais toujours en cadence et symétriquement chez les deux danseurs. Plus vite, toujours plus vite ! Les voilà partis, à tout petits pas pressés, rapides, entrecroisés, balançant toujours en cadence l'*idjaçò*. A mi-chemin du village, ils s'arrêtent, deux jeunes garçons s'avancent, sans aucun ornement. Ils portent des calebasses remplies de miel (☿) et ils en font rapidement quelques onctions sur les pieds et les mains des danseurs (peut-être est-ce une offrande au génie représenté par l'*idjaçò*?). Ceux-ci repartent de plus belle, d'abord vers la maison des fétiches, puis vers le village. Ils font plusieurs fois le tour des maisons sans cesser jamais de se trémousser en cadence, à petits pas entrecroisés, accompagnés de leur chant rauque, martelé, coupé de longs hurlements qui font crier de frayeur les femmes enfermées dans les huttes. De temps à autre ils reviennent se restaurer un peu à la maison des fétiches. Puis ils repartent de plus belle jusqu'à épuisement total. Lorsqu'ils s'arrêtent, ils se font mutuellement une solennelle révérence qui marque la fin de la danse. Celle-ci dure des heures, toute une nuit même, aux applaudissements et encouragements des assistants. Puis on recommence la nuit suivante, parfois aussi durant le jour. Et la fête se poursuit ainsi pendant plusieurs semaines, entrecoupée de grandes ripailles.

On a réuni d'avance, en prévision de la fête, tout ce qu'on a pu trouver en fait de provisions. De temps à autre tous les hommes disponibles partent pêcher et ramènent de grandes quantités de poissons. Parfois même on organisera une chasse au pécari. Surtout on ramassera le plus possible de miel sauvage, leur friandise préférée, et qui, si l'on en abuse, procure une certaine ivresse. Enfin, dans de grands pots de terre, on préparera le *kalugt*, la boisson nationale. C'est d'ailleurs plutôt une sorte de bouillon essentiellement préparé avec du maïs, auquel on adjoint du manioc doux, des ignames, voir même des bananes et du poisson, enfin, tout ce qu'on a. Le *kalugt* n'est pas fermenté; son goût ressemble à celui d'un bouillon de légumes non salé. Au cours de ces réunions de fête, il s'en fait une consommation considérable.

Il est possible, et même probable, qu'au cours des danses de l'*idjaçò*, il soit procédé à des rites d'initiation

ou même aux mariages des jeunes gens. On apprend souvent, en effet, peu de temps après ces cérémonies, que tel et tel se sont mariés. Mais personne jusqu'à présent ne semble avoir assisté à ces rites d'initiation qui nous demeurent inconnus.

Terminons par les rites funéraires des Carajàs. Lorsque, dans un village, un homme ou une femme vient à mourir, le corps est aussitôt mis en terre en un endroit quelconque, mais à l'abri des rapaces. Puis le deuil commence. Tout d'abord le plus proche parent du défunt met le feu à sa maison. Si sa douleur est très grande, il brûle la maison sans en retirer aucun objet. Bien plus, s'il ne craint pas de représailles et surtout si le défunt est mort par suite d'un *urú-arú*, il met le feu aux huttes voisines, parfois même au village entier, selon le degré de sa douleur. Alors commencent les lamentations qui constituent proprement le deuil. Le Carajà ne pleure pas, mais il chante le jour entier et même une partie de la nuit un chant triste, composé généralement de sons sans signification, tantôt psalmodié à voix basse, tantôt sur un ton suraigu. Le lendemain et les jours suivants, il recommence. Le deuil ne dure parfois que quelques semaines, mais d'autres fois il se prolonge des mois entiers jusqu'à six ou huit mois. Pendant tout ce temps le Carajà reste chez lui, ne sortant presque jamais, ne se lavant pas. Il ne va pas à la pêche, et ce sont ses parents qui doivent le nourrir.

Lorsque s'est écoulé un temps suffisant pour que le cadavre soit entièrement décharné, on va chercher les ossements du défunt, on les met dans une petite jarre de terre cuite, et on va porter celle-ci, soigneusement fermée, dans un cimetière Carajà. Il y en a plusieurs, tous situés au bord du fleuve. On en trouve même qui paraissent fort anciens. Dans quelques-unes de ces tombes anciennes on trouve mêlées aux ossements de petites statuettes d'argile, semblables aux figurines néolithiques d'Asie Mineure, et parfois aussi des haches de pierre minuscules (haches votives?).

CONCLUSION

Que faut-il retenir de tous ces faits?

Évidemment, les rites funéraires témoignent d'une certaine croyance en un au-delà. Mais si l'on demande de façon précise à des Carajàs ce qu'il y a après la mort, ils répondent qu'ils ne savent pas. N'est-ce là qu'une réponse à l'usage des étrangers et croient-ils réellement à un autre monde? C'est bien possible. Il est cependant plus probable qu'ils ne s'en préoccupent guère et qu'ils ne voient dans ces rites funéraires qu'une obligation de piété filiale que la coutume impose à tous.

Ont-ils même une religion à proprement parler? Examinons d'abord l'idée qu'ils se font de la divinité. Le personnage de Kanachyuwé pourrait peut-être répondre à l'idée de dieu. Il est très puissant, peut-être même créateur en certains cas, il est bon, il habite au ciel, *diyú* ou *Kanachyuwé-rétò* (c'est-à-dire : maison de Kanachyuwé), en somme il est sympathique. Mais aussi il est berné par son frère Chandyú et il est toujours plus ou moins ridicule. C'est un Hercule, un Gilgamesh, un Prométhée si l'on veut, ce n'est pas le dieu suprême. On ne le prie jamais, on ne s'adresse pas à lui dans le besoin. Nous avons vu rire des Carajàs rien qu'à cette idée qui leur paraissait pour

le moins plaisante. Les missionnaires catholiques voulant traduire le mot « Dieu » en Carajà imaginèrent d'abord de le rendre par le mot *Kanachyuwé*. Ils se rendirent rapidement compte de leur erreur, et ils emploient actuellement le mot *wará* qui signifie « mon père » (il a aussi le sens de : ma tête, mon chef; cf. le sens de « chef » en vieux français). Les Indiens le comprennent parfaitement. On emploie également *biyú-maradó*, « habitant du ciel », mais le mot prête à équivoque (cf. supra).

Pour être complet, disons qu'un jour, un Père demandant à un vieux sorcier s'il n'y avait pas quelqu'un dans le ciel au-dessus de *Kanachyuwé*, en obtint cette réponse, après beaucoup d'insistance et des sollicitations répétées : « Si, il y a bien quelqu'un, mais il ne faut pas en parler; on ne sait pas. » Cette réponse, absolument unique, ne prouve pas grand'chose. Le sorcier, à la question ainsi posée, ne pouvait guère répondre autrement. Disons qu'en réalité les Carajàs ne semblent pas avoir de notion originale d'un dieu suprême. Mais peut-être en ont-ils eu jadis ?

De même pour le culte. Nous avons vu qu'ils ne rendent absolument aucun culte à *Kanachyuwé*. En est-il de même pour *Chandyú* ? Il est possible que les danses magiques aient un rapport étroit avec *Chandyú*, mais on ne saurait en aucun cas leur donner le nom de culte. Il n'y a là que sorcellerie pure. On ne prie pas *Chandyú*, on ne fait pas de cérémonies en son honneur. Ces cérémonies auraient bien plutôt pour but de combattre et de réduire à néant son influence néfaste. Citons enfin ce qu'écrit le P. Tapie, résumant les observations prolongées des missionnaires : « Je n'ai jamais remarqué chez eux aucun signe de culte. »

Il faut donc conclure qu'on ne trouve pas chez les Carajàs de religion au sens où nous l'entendons, mais seulement un animisme assez vague et dégénéré. Il nous faut d'ailleurs, à ce propos, revenir sur une remarque que nous faisons au début de cette étude. Les Carajàs sont manifestement en décadence. Ils ont certainement perdu, en même temps que beaucoup de coutumes propres, un bon nombre de légendes et de rites. Ils continuent d'ailleurs à en perdre chaque jour. Aussi, est-il bien possible et même probable, qu'au temps de leur splendeur, ils possédaient une véritable religion. Mais nous ne pouvons nous fonder aujourd'hui que sur l'observation, et celle-ci ne nous en révèle que des traces infimes.

Nous avons déjà parlé de l'indifférence méprisante du Carajà pour notre civilisation mécanique. Il peut être intéressant de savoir ce qu'il pense de la religion catholique par exemple.

Et tout d'abord, qu'en connaît-il au juste ? Peu de choses. La langue, très riche en mots concrets, n'en comporte guère d'abstraites; et ces mots abstraits ne font pas partie de ceux qu'il connaît de la langue portugaise. Comment, dans ces conditions, lui faire comprendre quoi que ce soit qui ait une portée philosophique ou religieuse ?

Il voit souvent les missionnaires catholiques célébrer la messe sur les plages du fleuve. Il pénètre aussi parfois

dans les églises et y assiste aux cérémonies du culte. On s'efforce de lui expliquer les grands principes de la religion.

Quel est le résultat ? Il est manifeste que le Carajà respecte cette religion des chrétiens. Lui, d'ordinaire si enclin à une gaîté exubérante, il reste alors tranquille et sérieux. Il assiste aux cérémonies du baptême, par exemple, avec une attention et un respect extraordinaires. Il est bien difficile de préciser ce que le Carajà y voit : peut-être des cérémonies analogues aux siennes, une sorte d'*idjaçó* des chrétiens. Il y a plus cependant. La longue fréquentation des chrétiens et surtout les efforts prolongés des missionnaires catholiques, semblent bien être parvenus à inculquer aux Indiens (du moins au plus grand nombre) l'idée d'un Dieu bon qui réside au ciel et qui, après la mort, récompense les bons et punit les méchants.

Qu'on nous permette de rapporter ici un fait pour illustrer cette psychologie religieuse. Le chef d'un petit village Carajà, *Djatamá* (Isidore, selon son nom de baptême), venait de perdre sa sœur. Celle-ci avait vraisemblablement succombé à une pneumonie, mais l'*orotybedú* avait évidemment déclaré que c'était un *urú-arú* qui l'avait tuée. *Djatamá*, qui aimait beaucoup sa sœur, montra aussitôt la mesure de son chagrin en commençant par incendier toutes les cases du village. Puis il déclara publiquement qu'il allait exécuter au plus tôt deux Carajàs soupçonnés d'avoir jeté l'*urú-arú* sur la défunte. Juste à ce moment survient un Père qui, aussitôt averti, envoya chercher *Djatamá*. Celui-ci vint presque aussitôt; le Père s'efforça de le calmer, de le raisonner, enfin, de le faire renoncer à sa vengeance. Puis tous deux s'embarquèrent dans une petite pirogue pour aller au village indien. La paix fut enfin établie, mais combien laborieusement ! et après combien de « palabres » ! Un panier de farine de manioc, donné par le Père, scella la réconciliation. Puis, le Père, s'en retournant avec *Djatamá*, lui parlait encore de Dieu, du ciel, etc. Et ce fut là la récompense du Père, de voir que l'Indien avait vraiment compris. Et pour bien le prouver, *Djatamá* lui répéta tout exactement. Mais le Père, insistant un peu, lui demanda : « Alors, comment peux-tu croire encore à l'*urú-arú* et à toutes ces superstitions ? Les chrétiens n'ont pas peur de l'*urú-arú*. — C'est vrai, répondit-il, pour les chrétiens ce n'est rien; mais pour les Carajàs, c'est terrible ! » (sic).

A quel syncrétisme ces idées aboutissent-elles dans la tête de l'Indien ? Il est impossible de le préciser. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que toute spéculation lui est parfaitement étrangère. Peut-être la plupart des Carajàs pensent-ils simplement que la religion des blancs est bonne pour eux, puisqu'elle leur a donné de faire des machines, des fusils, etc., mais que la religion Carajà est bien meilleure pour les Carajàs, puisqu'elle leur a donné de pêcher et de chasser à volonté sur l'immense Araguaya.

LES CARAJÁS

BIBLIOGRAPHIE

K. V. DEN STEINEN, *Durch Central-Brasilien* (1^{er} voyage au Xingü), Leipzig, 1886; — *Unter den Naturvölker* (2^e voyage au Xingü), Berlin, 1894.

F. KRAUSE, *In den Wildnissen Brasiliens, Bericht und Ergebnisse der Leipziger Araguaya*, Leipzig, 1908.

P. EHRENREICH, *Anthropol. Studien*, 1897.

H. COUDREAU, *Voyage au Tocantins-Araguaya*, Paris, 1897; — *Voyage au Xingü*, Paris 1897.

R. GÆSCHL, *Indianerstämme am Rio Araguaya — Völkerkunde*, t. III, pp. 47-55, Vienne 1927.

F. KRAUSE, *Die Kunst der Karajá Indianer*, Baessler Archiv, t. II, pp. 1-31; — *Bericht über eine ethnographische Forschungsreise in Zentralbrasilien* (Zeitschrift für Ethnologie, Berlin,

1909, pp. 494-502); — *Beiträge zur Ethnographie der Araguaya-Xingü Gebiete* (Congrès intern. Americ., XXI^e session, 1924, pp. 67 sq.).

PADBERG-DRENKPOL, *Situação historico-cultural dos Karayás*, Bolletim do Museu Nac. do Rio de Jan. 1926, t. II, n^o 6, pp. 71-82.

L. PALHA, Nombreux articles dans les *Missions dominicaines*, 1929-1937.

A. TONELLI, *Alcune statuette steatopigiche degli attuali Karayá del centro del Brasile in rapporto con le statuette steatopigiche paleolitiche e neolitiche dell'Europa*, Archivio per l'antropologia e la etnologia, Florencia 1928-1929, t. LVIII, fasc. 1-4.

M.-H. TAPIE, *Chez les Peaux-rouges*, Paris, 1926.